

<https://www.menouetsesvoisinsdargonne.fr/spip.php?article549>

# L'ÉPIDÉMIE DE CHOLÉRA EN 1854

- Revue N° 2 -

Date de mise en ligne : vendredi 16 octobre 1998

---

Copyright © Sainte Ménehould et ses Voisins d'Argonne - Tous droits

réservés

---

### UN RECIT PRESQUE LEGENDAIRE D'UNE SÂ'UR DE SAINT CHARLES

« Vers le 1er août 1854, je suis partie pour soigner les cholériques de Gizaucourt et de Voilemont, villages du canton de Sainte Ménehould. L'épidémie était effrayante, il y avait des malades à peu près dans chaque maison. Soeur Rose et deux filles de la maison de Charité vinrent me rejoindre ; alors, nous nous partageâmes la besogne et je partis pour Voilemont. C'était au temps de la moisson : les pauvres gens tombaient comme des mouches dans les champs, la terreur était à son comble et personne ne voulait loger des étrangers. L'homme quittait sa femme et les enfants abandonnaient leurs parents malades ; une mère laissa mourir seul son fils unique. J'aurais voulu avoir des ailes pour voler au secours de tous. Les médecins de Sainte Ménehould, Monsieur le Sous-Préfet et des officiers de santé venaient nous visiter tous les deux jours, mais les malades n'avaient pas confiance en eux, prétendant qu'ils les laisseraient mourir, et on m'appela de tous côtés. Je portais alors ma pharmacie dans un panier : essence de térébenthine, menthe, mélisse, farine de lin, moutarde, sirop d'ipéca, etc... J'allais ainsi de porte en porte. Lorsque je demandais à quelqu'un de m'aider : - « vous n'avez pas peur, me répondait-on, c'est que vous avez quelque préservatif. » - Je disais alors que je n'avais autre chose que le désir de sauver les malades et une grande confiance en la Sainte Vierge. J'engageais ceux que je visitais à écrire sur du papier cette invocation : O Marie, conçue sans péché, etc. et à coller cette invocation sur les murs de leur chambre. Je leur faisais prononcer les noms de Saint Joseph, de Saint Charles, et j'invoquais ces grands saints avec eux, ainsi que la Sainte Vierge. Dans beaucoup de ces maisons, on ne trouvait pas de crucifix, mais je traçais alors de grandes croix sur la muraille avec un morceau de charbon, et lorsque, guéris, ils me disaient : - « C'est à vous que nous le devons, » - je répondais : - « Non, c'est la Sainte Vierge qui a demandé au bon Dieu votre guérison ».

J'ai été parfois témoin de scènes déchirantes, car la misère était profonde dans certaines maisons. J'allai visiter un jour une pauvre femme et ne trouvai chez elle ni drap ni chemise pour la changer ; pas une bûche de bois, rien qu'un peu de paille. Ses nombreux enfants me disaient : - « Soeur, donne-nous donc du pain ! ». J'en mendiais pour eux. Dans ces circonstances, on peut juger de la confession que faisaient ces pauvres gens si peu instruits. Ils étaient enveloppés de sinapismes pendant que M. le curé leur donnait l'extrême-onction. Il leur était impossible de recevoir la communion à cause de leurs vomissements presque continuels. Souvent, le soir arrivait sans que j'aie pu visiter tous mes malades, il fallait courir au plus pressé. A la nuit, passant près de l'Eglise, je m'agenouillais à la porte ; et le matin, j'offrais à Dieu mon travail, je disais une petite prière et c'était tout. On m'avait offert une chambre au château situé entre Jiraucourt et Voilemont, mais je n'acceptai pas, j'aurais été trop éloignée de mes malades. Je logeais donc chez une bonne femme, où on pouvait plus facilement venir me chercher la nuit, quand il m'arrivait d'aller me reposer. L'homme était réduit à ensevelir sa femme morte, et réciproquement, car personne ne consentait à se dévouer près des malheureux. Le pauvre fossoyeur, malade lui-même, creusait la septième fosse pour sa famille - sa femme était la septième morte chez lui - et il n'avait trouvé personne pour accomplir cette triste besogne ; vraiment, si j'avais su comment m'y prendre, je lui aurais épargné cette affreuse peine. Combien de ces pauvres gens, en me rencontrant, me disaient : - « Ma Soeur, si vous aviez été ici, ma soeur, mon père, ma mère ne seraient pas morts. » - Beaucoup reprenaient confiance et guérissaient ; je leur donnais l'assurance qu'ils ne mourraient pas, aussi vrai leur disais-je, que je m'appelle Soeur Bertille. Ils ne voulaient pas me laisser partir ; alors, j'embrassais hommes, femmes, enfants, disant : Vous guérirez, vous irez mieux, et ils étaient heureux. Monsieur le Maire, à ma demande, faisait tuer des poules et une bonne femme préparait du bouillon pour ceux qui allaient mieux.

J'allai deux fois à Epense, car deux fois le choléra y fit sa terrible apparition ; la mort faisait le vide dans les maisons, la frayeur était peinte sur les visages. Lorsque ces gens recevaient les ordonnances des médecins, ils étaient si effrayés qu'ils n'y comprenaient rien et donnaient mal les soins. La veille de mon arrivée à Epense, une jeune fille était morte dans un bain de moutarde.

Le bon Dieu m'avait soutenue au milieu de tant de fatigue et cependant je n'avais plus de peau aux mains à force de frictionner les malades.

Un soir, je tombai dans un ruisseau avec toute ma pharmacie ; heureusement, rien n'était cassé et je me relevais trempée, c'est vrai, mais n'ayant aucun mal ; c'était au mois de novembre. Du reste, au milieu de tant de mourants, je ne craignais nullement la mort, je ne dormais guère, n'en ayant pas le temps ; il me semblait parfois que j'étais tout près du ciel et je me disais : « Demain, on me trouvera morte sans prêtre, sans sacrements, alors je me recommandais à Dieu et à la Sainte Vierge ».

Pour récompenser mes soins, il m'arrivait que ces malheureux m'offrent de l'argent, mais alors je leur répondais : « Je n'en veux point, vous me raviriez le ciel qui est tout ce que j'ambitionne. » - Je les engageais aussi à mieux servir le bon Dieu à l'avenir et à le lui promettre. - « Voyez-vous, disais-je, vous ne pouvez quitter vos terres le dimanche et le lundi le bon Dieu vous y ensevelit. » -

Un dimanche, je vis des gens qui travaillaient dans leur champ, je leur offris de leur payer des ouvriers s'ils consentaient à laisser leur travail, et comme ils paraissaient disposés à refuser, animée d'un saint zèle, je les menaçais de laisser là leurs cholériques, etc. Aussitôt, ils jetèrent leurs outils et s'en retournèrent chez eux. M. le curé sut le fait et me dit - « Vous avez mieux prêché que moi ; vous avez gagné en un instant ce que depuis vingt ans je n'ai pu obtenir. » -

Un jour, je partis pour Dommartin avec un médecin de Sainte Ménehould. Le temps était affreux, temps de verglas et de neige, et notre voiture était découverte ; nous avons failli mourir vingt fois en route. Arrivés à sept heures du soir, nous avons fait de suite la visite de nos nombreux malades c'était la seconde fois que le choléra faisait son apparition dans ce village. On trouvait trois ou quatre cholériques dans chaque maison ; la mortalité était si grande qu'on ne portait plus les morts à l'Eglise. Là, je dus courir la nuit et le jour encore plus qu'ailleurs. Le médecin me dit une fois en me montrant une rue : - « Tout le monde ici partira. » - Je lui répondis : - « Nous verrons, moi je ne veux pas qu'ils meurent. » - Il eut fallu là cent bras pour frictionner ! Une seule personne mourut dans cette rue.

Comme je l'ai dit, il faisait froid ; je faisais des couvertures avec des draps remplis de paille, je prenais tous les vêtements pour couvrir les pauvres cholériques, et comme il fallait les séparer, je mendiais de la paille pour faire des lits au milieu de la chambre. Ce n'est rien de soigner les malades dans nos maisons, quand on a le linge et les objets nécessaires à leur donner. Dans ce pauvre village, je dus laver moi-même linge et compresses et pendant des jours entiers, je restais avec ma robe toute mouillée. Il y avait là un médecin âgé et son gendre, médecin aussi ; ils avaient peur et entrouvraient seulement les portes pour dire aux malades : - « Ecoutez bien la demoiselle chère soeur, elle a guéri beaucoup de malades dans un hôpital de Sainte Ménehould. »

Dans une maison, la mère était morte la veille de mon arrivée, le père était à la mort, cinq petits enfants dont une brûlée gémissaient sans secours ; les animaux n'avaient pas eu à manger depuis plusieurs jours ; je donnai du foin à deux vaches et je faillis périr sous les dents d'un porc affamé. Je le fis tuer.

Là comme ailleurs, lorsque les habitants me disaient : - « Comment, ceux-là ne meurent pas ! Une telle n'est pas morte ! C'est vous qui l'avez guérie ! » - Ma réponse était - « Le bon Dieu veut aussi vous sauver, aimez la Sainte Vierge, invoquez-la. » - La mort en effet reculait devant ces beaux noms qui étaient toujours sur mes lèvres. Lorsque ces braves gens m'offraient de l'argent, je leur disais : - « Faites-vous bâtir une Eglise et une maison pour loger un prêtre, puis servez bien le bon Dieu. » -

Je restai un mois à Dommartin, puis je retournai à Epense où le choléra faisait sa rentrée pour la troisième fois. Quelle terreur ! Le père de deux enfants venait de mourir, la mère était couchée à côté du cadavre ; je fis alors un lit de paille pour le petit garçon qui avait dix ans et je couchais une petite fille sur des chiffons dans un coffre où elle s'endormit.

Rappelée à Sainte Ménehould par ma chère Soeur Supérieure qui envoyait Soeur Odile pour me remplacer, j'étais inconsolable de quitter mes pauvres malades. Je leur disais : - « C'est à Sainte Ménehould que je veux vous voir ; vous y viendrez quand vous serez guéris. » - Je rentrai à l'hospice le 3 décembre 1854, mais je n'avais que mes chers cholériques dans l'esprit et dans le coeur et jusque dans mes songes, leur image me poursuivait sans cesse. »

Un jour, Soeur Cécile Vauthier et Soeur Stanislas se rendirent dans un grand village des environs de Sainte Ménehould. M. le Sous-Préfet avait demandé avec insistance que les Soeurs de Saint Charles allassent mettre au courant les religieuses d'un autre Ordre qui étaient là au nombre de quatre. Ces religieuses, en recevant les soeurs, prétendaient qu'elles ne pourraient se décider à aller voir les malades, qu'elles voulaient bien loger chez elles Soeur Stanislas, mais à condition qu'elle couche dans une chambre placée à l'extrémité de la maison et qu'elle mange seule.

« Nous fîmes notre visite à M. le Maire, écrivait Soeur Cécile, lui seul était debout chez lui ; sa femme et ses filles, qui avaient toutes été élevées à notre pensionnat de Sainte Ménehould, étaient atteintes du choléra. Je lui dis que Soeur Stanislas ne pouvait rester seule dans un aussi grand village et que j'étais disposée à demeurer aussi.

A ce moment, on vint nous appeler pour ensevelir un homme mort. Soeur Stanislas se rendit chez les soeurs de l'endroit pour les inviter à aller avec elle. La Supérieure lui dit alors : - « Nous irions volontiers, mes compagnes et moi avons réfléchi que vous voyant à l'oeuvre de si bon coeur, il y aurait lâcheté de notre part à ne pas nous y mettre avec vous, que Dieu ne serait pas content de nous ; mais les morts ... Oh ! je crains les morts ... » - « Vous verrez, répondit Soeur Cécile, quand vous aurez fait connaissance avec eux qu'ils ne sont pas méchants. » - La bonne soeur partit ; elle et une autre de ses compagnes rivalisèrent de bonté et de dévouement avec nos soeurs. »

En une autre circonstance, nos soeurs arrivent dans un petit village et trouvent dans une rue cinq maisons fermées, les trois suivantes ayant des malades et chacune un cadavre. Elles demandent des cercueils. - « Ils sont faits, leur répond-on, mais on ne veut pas les apporter. » - « Qu'on les apporte au moins jusqu'au milieu de la rue ! » - Soeur Stanislas traîna le premier cercueil jusqu'à la maison et y mit le mort ; le deuxième fut apporté jusqu'à la chambre, et pour le troisième, l'ouvrier aida à y placer le cadavre et le cloua. Depuis, on n'eut plus de peine à trouver des hommes pour transporter les corps à l'Eglise et au cimetière.

Chaque fois que nos soeurs paraissaient dans un village, le fléau céda un peu. Partout, elles montrèrent un dévouement au-dessus de tout éloge, au point que lorsque M. le Sous-Préfet exprima le désir de décerner une médaille à la plus dévouée, il fut impossible de faire un choix. Personne n'eut de médaille et toutes furent contentes.

A la suite des précédents récits envoyés de l'hospice de Sainte Ménehould à la Maison Mère, nous trouvons la lettre suivante :

« En 1860, notre chère Mère Mechtilde me fit la grâce de m'envoyer soigner, à Sivry sur Ante, toute une famille atteinte de la fièvre typhoïde. C'était la famille Person, dont deux filles étaient à Saint Charles. Une jeune femme, son mari, les quatre fils et une jeune fille étaient au lit avec la fièvre. C'était déchirant de voir la mère aller de l'un à l'autre pour leur dire adieu ; je lui promis qu'ils ne mourraient pas. Il fallait du courage, le bon Dieu m'en accorda, personne ne voulait veiller, et chacun, en passant devant cette maison se couvrait la bouche.

M. le curé avait donné une relique de la vraie Croix ; elle était dans la chambre des deux plus malades. Que de fois j'ai arrosé cette relique de mes larmes brûlantes, suppliant Dieu d'accepter ma vie et de ne pas permettre qu'un seul membre de cette famille mourût ! Plusieurs d'entre eux reçurent les sacrements avec une grande foi, car la famille était très chrétienne. La domestique tomba malade à son tour et retourna chez sa mère qui demeurait au village ; j'allai la voir ; elle était littéralement noire de la fièvre qui s'était déclarée dans toute sa force et avec complication ; elle se trouvait en outre dans la dernière misère. On vint à son aide, tout le village adressait au ciel de ferventes prières et faisait fréquemment le chemin de la Croix. Aucun des malades si dangereusement atteints ne mourut. Je suis restée vingt-quatre jours avec ces pauvres gens. »

Comme à l'époque du typhus de 1813-1814, plusieurs soeurs payèrent de leur vie le dévouement qu'elles montrèrent en soignant les malades atteints du choléra. Nous avons nommé, au cours de ce récit, la plupart de ces martyres de la charité.

Bibliographie : Histoire des Soeurs de St Charles - NANCY